

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 10 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

7 heures 06 minutes du soir, Omnibus.
4 — 35 — — Express.
3 — 36 — — matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus-Mixte.

DÉPART DE SAUMUR POUR ANGERS.

1 heure 02 minutes du soir, Omnibus-Mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

9 heures 50 minutes du matin, Express.
11 — 25 — — Omnibus.
5 — 31 — — soir, Omnibus-Mixte.
9 — 57 — — Poste.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR TOURS.

3 heures 02 minutes du matin, Omnibus-Mixte.
9 — 52 — — Omnibus-Mixte.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

Le *Moniteur* contient une correspondance de New-York, 15 décembre; cette date est celle du jour où s'est engagé le combat livré par les fédéraux, après leur passage du Rappahannock; le résultat de cette désastreuse journée n'était pas encore complètement connu à New-York, et cependant, déjà la correspondance de la feuille officielle s'exprimait ainsi :

• Comment se fait-il que ce désastre, prévu à distance par des hommes qui, du fond de leur cabinet, réduits à étudier la marche des armées sur des cartes, n'ont que des renseignements fugitifs et des détails incomplets, n'ait pas été vu, touché du doigt, évité par des généraux, par des officiers habitués aux armes, rompus aux manœuvres de l'ennemi, et qui n'avaient qu'à tourner leurs lunettes sur Frédéricksburg et ses hauteurs pour mesurer les difficultés à affronter ?

• Hooker, Sigel, Franklin, Burnside lui-même, sont des officiers qui comptent plus d'une journée heureuse et qui, dans des combats partiels, ont rudement appris aux Sudistes à compter avec eux. Comment, encore une fois, se fait-il que ces yeux expérimentés n'aient pas aperçu l'écueil insurmontable contre lequel l'armée du Potomac allait se briser ?

• Il ne pouvait en être autrement, tant tout s'enchaîne ici-bas. C'est un parti qui a précipité Mac Clellan de son poste; c'est une pensée politique qui l'a destitué. Ce parti est le parti républicain, cette pensée est celle des abolitionnistes à outrance. Le triomphe des

candidats démocratiques dans les élections, a été la cause déterminante de la chute du général, convaincu d'opinions conservatrices. Les républicains vaincus devant le scrutin, se sont dit qu'ils ne pouvaient ressaisir leur influence que sur les champs de bataille. Voyant des sentiments pacifiques se faire jour de toutes parts dans la nation, ils ont espéré les étouffer sous des victoires, et pour vaincre il leur fallait combattre. Leur permanence au pouvoir, leur situation dominante dans le pays étaient l'enjeu de cette partie, et l'on ne doit point s'étonner qu'ils l'aient jouée sans ménagement et que leur programme se soit résumé ainsi : la guerre à outrance et la bataille à tout prix. — Havas.

Extraits de la correspondance particulière de l'Union de l'Ouest.

Paris, 29 décembre.

L'exposé financier de M. Fould qui a paru au *Moniteur* a été favorablement jugé par la Bourse, et, comme le dit M. le ministre des finances, on a accueilli avec satisfaction l'assurance qu'il n'y aura pas d'appel au crédit.

— Il paraît que les diverses cours non représentées en ce moment à Paris par suite du remplacement ou des congés de leurs représentants, se hâtent de renvoyer leurs ambassadeurs à leur poste. Ainsi le comte de Goltz quitte Berlin beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait dit, et devra se trouver à Paris dès le 5 janvier. On en conclut que plusieurs négociations, notamment celles concernant l'Italie et la Grèce, vont recevoir une impulsion nouvel-

le. En attendant, M^{me} la baronne de Budberg a ouvert lundi ses salons, pour recevoir les visites officielles du corps diplomatique.

— C'est aujourd'hui que les débats recommencent à Madrid, dans le Sénat, sur les affaires du Mexique et les rapports de l'Espagne avec la France. On espère beaucoup, ici, que le général O'Donnell adoucira d'une manière très-sensible les déclarations du comte de Reuss et de M. Calderon-Collantes. Le premier ministre de la reine Isabelle serait décidé, paraît-il, à se rallier à une politique de transaction destinée à rapprocher les cabinets de Madrid et de Londres des idées de la France à l'égard de Juarez. Par suite, on considère une crise, ou pour le moins, une modification ministérielle, comme très-probable. Les amis du général Concha auraient écrit dans ce sens. Je reproduis la nouvelle sans la confirmer, car il ne s'agit encore que d'une espérance.

— Le prochain paquebot de New-York est attendu en Angleterre avec une impatience qui ne saurait être moins vive en France, où les conséquences de la déplorable guerre américaine se font si cruellement sentir dans nos districts manufacturiers. Des deux côtés du détroit on espère, non sans raison, que la désastreuse défaite des fédéraux forcera le cabinet de Washington à renoncer à une lutte à outrance, désormais au-dessus de ses forces. En effet, les confédérés ont rallié autour de Frédéricksburg 80 mille hommes occupant une triple ligne d'ouvrages qui croisent leurs feux dans toutes les directions; et en admettant que les troupes fédérales eussent l'étrange fortune d'effectuer leur passage sous ses innom-

brables batteries, elles auraient encore, en arrivant sur l'autre rive, à enlever les positions inexpugnables défendues par une puissante armée. Le Nord n'a donc plus la possibilité de continuer avec quelques chances de succès cette guerre d'extermination qu'il soutient depuis deux ans et qui a accumulé autour de lui tant de ruines! Il faut qu'il se résigne à accepter, sur les bases de la séparation, la paix que le Sud n'a cessé de lui offrir, s'il ne veut pas être condamné un peu plus tard à la subir à de pires conditions.

— Depuis que M. Elliot a signifié officiellement au gouvernement provisoire d'Athènes le refus du prince Alfred, la cause de la république semble avoir fait un pas décisif. Quant à nous, nous n'avons pas lieu de nous en alarmer. Mieux vaut que la Grèce soit constituée en une république fédérative, que d'être placée sous le sceptre d'un roi vassal de l'Angleterre. Mais cette dernière puissance est tenace, et dans l'espoir de faire accepter aux Grecs le roi de son choix qu'elle n'a pu trouver encore, elle leur promet, en outre des îles Ioniennes, l'Épire et la Thessalie, et M. Elliot a dû partir pour Constantinople afin de négocier la cession de ces deux provinces.

Or, il n'est pas vraisemblable que la Porte consente à se dépouiller de cette portion importante de son territoire au profit du royaume hellénique; et d'ailleurs cette affaire soulèverait une question d'équilibre européen qui ne saurait être vidée sans le consentement et le concours des grandes puissances. Le cabinet anglais ne peut pas ignorer une chose si élémentaire: en faisant entrevoir aux Grecs la

FRÉDÉRIKSBURG.

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

I.

L'HÉRITAGE DE MAÎTRE COURTADE.

C'était un grand vieillard à l'apparence robuste encore, à la mine ouverte et franche, maître canonier en retraite, officier de la Légion-d'Honneur, la gloire de son village.

Il s'était familiarisé rapidement avec moi; il venait s'asseoir presque chaque jour à mes côtés, et fumait tranquillement sa pipe tandis que je travaillais, à l'abri du soleil et de la pluie, dans quelque pittoresque anfractuosité de la falaise normande.

Un soir, le vent emporta quelques-unes des pages que je venais de griffonner, maître Courtade courut après sur la grève.

Mais, au moment de me les rendre, se ravisant tout-à-coup :

— Vous permettez, dit-il.

Et il se mit à parcourir les feuillets d'un regard curieux.

— Tiens, maître Courtade, vous savez donc lire ?

— Et écrire aussi. Oh ! oh ! je suis un savant !... j'avais étudié pour être prêtre avant la révolution, la première, s'entend... la grande.

— En ce cas, lisez tout à votre aise, maître Courtade; et si ça vous amuse, j'en serai ravi. Tenez, voici justement le commencement.

Il s'agissait d'une nouvelle.

— Merci ! répondit le vieux loup de mer, qui, sans plus de façon, commença le premier chapitre, tandis que, de mon côté, j'achevais le dernier.

Au bout d'une heure, j'avais fini; cinq minutes plus tard, il en était de même de maître Courtade.

— Eh bien ! fis-je avec une certaine anxiété.

— Eh ! eh !... ça vous intéresse tout de même, et c'est pas mal imaginé du tout... seulement, ça n'est pas vrai; et la vérité, voyez-vous bien, monsieur... mais là, la vérité vraie... c'est quelquefois bien autrement dramatique encore que toutes les inventions des faiseurs de livres... Si je vous racontais ce qui m'est arrivé à moi, ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert...

En ce moment, une ombre accidentée d'une carabine, se dégagea tout-à-coup des rochers.

C'était le brigadier des gardes-côtes.

— Le fait est, dit le douanier, qui nous avait en-

tendus sans doute avant de se laisser voir, le fait est que maître Courtade en a enduré des grises... Quand on a été comme lui à Trafalgar, à Aboukir; quand on a fait le plongeon avec le *Vengeur*, et surtout lorsqu'on est un des revenants de la *Méduse*.

Aux trois premiers de ces noms, le vieillard s'était orgueilleusement redressé de toute la hauteur de sa taille; au dernier souvenir, au contraire, il eut un vil mouvement de contrariété, presque une grimace de douleur. On eut dit que la malencontreuse intervention du douanier venait de raviver en lui une ancienne blessure.

— On ne vous parle pas... grommela-t-il d'un ton bourru. Bien le bon soir.

Et d'un pas fievreux il s'éloigna.

— Quel vieux sauvage que ce père Courtade ! Jamais on ne peut lui parler de la *Méduse* sans que tout aussitôt, crac, il s'envole comme un cormoran effarouché. Et c'est vraiment dommage pour vous, monsieur, car s'il avait voulu vous conter la chose on seulement vous communiquer les notes qu'il cache si soigneusement dans sa vieille cassette verte.

— Une cassette !... des notes !...

— C'était à la suite de sa grande maladie d'il y a trois ans, il resta quasiment tout un hiver sans pou-

voir dormir, et, tout le long des nuits, il écrivait, il écrivait... Mais pardon, excuse, monsieur, j'aperçois là-bas le lieutenant de douane qui fait sa ronde... vous comprenez, la consigne !

Là-dessus, le digne brigadier prit son allure la plus martiale, et s'en alla à l'ordre du soir.

Quant à moi, je restai seul et pensif.

Les dernières paroles que je venais d'entendre m'avaient mis la puce à l'oreille, on le comprendra sans peine, et maître Courtade prenait pour moi toutes les proportions d'un roman.

Dès le lendemain, au risque de l'irriter de nouveau, j'abordai franchement ce chapitre avec le vieux loup de mer.

Tant que je ne lui parlai que d'Aboukir, de Trafalgar, voire même du *Vengeur*, il se montra tout aussi glorieux, tout aussi souriant que la veille; mais sitôt que j'eus prononcé le nom de la *Méduse*, comme la veille, il m'arrêta court.

— Inutile de parler de cela, rien que ce seul mot réveille en moi de bien cruelles souffrances, dit-il. Et d'ailleurs, c'est écrit, tout est écrit; ayez un peu de patience, monsieur... vous ne serez pas oublié sur le testament de maître Courtade.

Et toutes les fois que je revenais sur ce sujet, qui

possession des deux provinces turques qu'ils convoient, ce ne peut être qu'un nouveau piège tendu à leur ambitieuse crédulité pour leur donner la patience d'attendre que lord Palmerston ait pu mettre la main sur le prince agréable qu'il est en train de chercher et qui, sous sa tutelle, sera chargé du soin de faire leur bonheur.

— D'après une correspondance de Vienne, les ouvertures faites dans le but de proposer la candidature de l'archiduc Maximilien au trône de Grèce, auraient été formellement déclinées par le gouvernement impérial.

— Les nouvelles de Grèce sont toujours très-mauvaises, et la réunion d'une conférence européenne est regardée comme à peu près certaine. Les cinq grandes puissances seulement y participeraient, et seraient appelées à régler, non-seulement la question des îles Ioniennes, mais encore la question d'Orient elle-même dans ce qu'elle a de susceptible d'être réglé diplomatiquement à l'heure qu'il est.

On lit dans l'*Orient*, journal d'Athènes :

Le dépouillement général du scrutin, pour l'élection du roi de la Grèce, a donné dans l'arrondissement d'Athènes les résultats suivants :

Votants,	10,107
Pour la démocratie,	7
Pour le prince Alfred ou la démocratie,	90
Pour le prince Alfred ou la mort,	12
Pour Leuchtenberg,	4
Pour le comte de Flandre,	3
Pour Alfred ou le duc d'Aumale,	4
Pour Amédée,	1
Pour le prince Alfred ou à son défaut pour Garibaldi premier consul,	1
Pour Alfred ou Abd-el-Kader,	1
Pour Mac-Mahon,	1
Pour le prince Alfred,	9,084

On écrit de Turin, le 29 décembre :

Une circulaire du ministre de l'intérieur engage les préfets des provinces méridionales à lui signaler les municipalités qui ne prêteraient pas un concours suffisant pour la répression du brigandage, afin qu'il soit procédé à leur dissolution. Le ministre a confiance dans la coopération des gardes nationales et invite les préfets à compléter leur organisation. Il ajoute que le gouvernement est déterminé à faire tous ses efforts pour en finir avec le brigandage.

Le général Pallavicini, qui commandait à Aspromonte, a été élu député dans le collège électoral d'Aversa (terre de Labour). — Havas.

Un télégramme de Madrid, du 29 décembre, annonce que le général O'Donnell, président du conseil des ministres, a pris la parole au Sénat. Il a dit que le traité de Londres n'impliquait pas une intervention dans les affaires intérieures du Mexique, ni le renversement du

pouvoir de Juarez. L'Espagne était résolue à s'en tenir à la politique de non-intervention. Les alliés devaient occuper la Vera-Cruz et le fort de Saint-Jean-d'Ulloa jusqu'à ce que complète satisfaction ait été donnée à leurs légitimes réclamations. Jamais l'Espagne n'a parlé d'aller plus loin. Elle ne pouvait donc suivre une nation qui voulait en agir autrement. Le ministre anglais est causé que l'ultimatum n'a pas été envoyé à Juarez immédiatement après le débarquement. Les réclamations de la France étaient excessives. Si la conférence du 15 avril est restée sans résultats, c'est à la demande des Français. La rupture n'est pas imputable au général Prim. Le débarquement des troupes espagnoles était convenable, indispensable, après la rupture. — Le général O'Donnell fait la critique de Juarez et de son gouvernement. Il dit qu'Almonte a trompé la France et que c'est là la vraie cause de la rupture. — Le général fait, en terminant, un appel à l'union des partis. (Sensation).

Le paragraphe de l'adresse, relatif au Mexique a été approuvé par 95 voix contre 23. — Havas.

Nous croyons savoir que c'est à tort que des journaux ont annoncé la mise en liberté des réfugiés polonais, récemment arrêtés à Paris. L'instruction judiciaire se poursuit activement contre deux des inculpés, dont les papiers saisis porteraient à croire que le comité révolutionnaire de la Pologne entretenait des relations avec Mazzini et les chefs du mouvement en Italie.

Le parti national polonais repousse avec horreur les machinations des agents de la propagande révolutionnaire européenne. (France.)

L'escadre française, sous les ordres de M. Jurien de la Gravière, partie de la Vera-Cruz le 17 novembre, est arrivée le 21 devant Tampico, après relâche de trois jours à l'île Lobos. Le débarquement, dirigé par MM. Jurien de la Gravière et Thomasset, s'est opéré avec un ordre admirable, malgré les difficultés nombreuses. Tampico s'est rendu sans résistance, la garnison ayant évacué la ville. Une nouvelle administration civile est déjà organisée par les soins de l'amiral et de M. Thomasset; elle fonctionne régulièrement. L'ordre le plus parfait règne; l'état sanitaire est excellent. — Havas.

On lit dans la *France* :

« Nous avons des correspondances particulières de Saïgon, du 12 novembre. A cette date, la situation de notre établissement de la Cochinchine était satisfaisante.

« L'empereur Tu-Duc avait été gravement malade, mais, au commencement du mois de novembre, l'état de sa santé n'inspirait plus aucune inquiétude. Si ce prince était mort, le règlement de sa succession, au milieu de la

situation où se trouvent les esprits, aurait pu amener de graves événements dans l'empire d'Annam. »

M^r LE CARDINAL MORLOT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

François-Nicolas-Madeleine Morlot naquit à Langres le 28 décembre 1795. Ainsi, Son Eminence est morte le jour même du 67^e anniversaire de sa naissance.

Mgr. Morlot fut sacré évêque d'Orléans le 18 août 1839, archevêque de Tours le 27 janvier 1843, cardinal le 7 mars 1855, archevêque de Paris le 24 janvier 1857. Le 13 août 1857, l'Empereur nomma Son Eminence son aumônier et la créa primicier du chapitre impérial de St-Denis.

Mgr. Morlot était grand-officier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, sénateur et membre du conseil privé.

Depuis 25 ans, voici le quatrième archevêque que l'église métropolitaine de Paris voit descendre dans la tombe. Mgr. de Quelen, Mgr. Affre, tué sur les barricades en juin 1848, Mgr. Sibour, assassiné le 3 janvier 1857 par un prêtre, dans Saint-Etienne-du-Mont, au moment où il officiait, et Mgr. Morlot, alité au moment même où Son Eminence devait inaugurer la cathédrale de Paris restaurée.

C'était le 5 janvier que Mgr. devait aussi procéder, dans Notre-Dame, à la translation des cercueils des archevêques ses prédécesseurs, déplacés à cause de la restauration de cette basilique. Son propre cercueil sera placé à côté de celui de ses prédécesseurs.

Le corps de son S. E. va être embaumé. Il sera ensuite exposé dans une chapelle ardente.

La douloureuse nouvelle était annoncée lundi matin à l'Archevêché par un bulletin conçu en ces termes :

« Son Eminence Mgr. le cardinal archevêque de Paris a rendu son âme à Dieu, ce matin à six heures et demie. » G. VIGNOLO.

Monseigneur a eu cette nuit des moments de calme et d'angoisses terribles alternant avec des défaillances. A deux heures, il étouffait; il a demandé son médecin, M. Vignolo, qui, depuis plusieurs jours, ne le quittait plus. Les angoisses et les défaillances n'ont pas cessé depuis, et il s'est éteint à six heures et demie, en présence de MM. les vicaires-généraux et de ses secrétaires.

Mgr. Morlot a succombé à une maladie de cœur, qui s'est compliquée tout d'un coup, à partir de mercredi, d'une congestion sanguine de cet organe et des poumons. Il avait été pris de la maladie il y a douze jours.

Son Eminence, qui avait reçu l'extrême-onction deux jours auparavant, a demandé le saint-viatique dans la nuit de samedi à dimanche, à l'heure où il accomplissait sa soixante-septième année.

Le chapitre métropolitain s'est réuni lundi, afin de pourvoir à la vacance du siège. — Havas.

Nouvelles Diverses.

On assure que les obsèques de M^r le cardinal archevêque de Paris auront lieu lundi prochain.

Les cardinaux ont droit aux mêmes honneurs civils et militaires que les maréchaux de France. Les troupes font la haie; des députations des grands corps de l'Etat assistent à la cérémonie; l'Empereur et les princes de la famille impériale s'y font représenter.

Tous les cardinaux français viendront, dit-on, à Paris, pour rendre les derniers devoirs à leur vénérable collègue.

Après la cérémonie, le cercueil sera déposé dans le caveau nouvellement construit par les ordres de M^r Morlot, pour recevoir les dépouilles mortelles des archevêques de Paris.

Un journal fait, à cette occasion, un triste et douloureux rapprochement, c'est que M^r Morlot précède dans ce caveau les restes de ces prédécesseurs qu'il devait, sous peu de jours, y transporter lui-même.

— L'archevêché de Paris comprend cinq évêchés suffragants qui sont : Chartres, évêque, M^r Regnault; Meaux, M^r Allou; Orléans, M^r Dupanloup; Blois, M^r Duparc; Versailles, M^r Mabile.

C'est, assure-t-on, un de ces prélats qui doit prononcer l'oraison funèbre de l'illustre défunt.

— La mort de M^r le cardinal Morlot réduit à cinq le nombre des cardinaux français. Voici leurs noms et leur âge :

M^r le cardinal Billiet, archevêque de Chambéry, né le 28 février 1783.

M^r le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, né le 30 octobre 1787.

M^r le cardinal Gousset, archevêque de Reims, né le 1^{er} mai 1792.

M^r le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, né le 16 novembre 1795.

M^r le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, né le 20 janvier 1796.

— Il y a un dicton fort répandu dans nos campagnes, d'après lequel l'absence de la lune, pendant la célébration de la messe de minuit, serait un indice favorable d'abondance dans les récoltes; or, la lune s'étant levée mercredi matin à 9 h. 58 m. et s'étant couchée le même jour à 8 h. 59 m. du soir, la messe de minuit a été dite au milieu de la plus parfaite absence de l'astre des nuits. Nous aurons donc une bonne récolte, si ce dicton n'est pas menteur.

— Un homme de lettres faisait le réveillon chez un riche négociant de la rue des Jeûners.

pour moi devenait presque une énigme, le vieillard invariablement me répondait :

— Plus tard, monsieur... quand je ne serai plus.

De guerre lasse, je finis par boudier quelque peu mon vieux compagnon de la grève.

Le mois de juin, du reste, s'avancait; juillet nous amena de nombreux baigneurs; la plupart étaient de mes amis. Accaparé désormais par eux, je n'échangeai plus avec maître Courtade que quelques banalités insignifiantes. Il en fut ainsi jusqu'au commencement d'octobre, jusqu'au jour où les premières feuilles jaunies nous donnèrent le signal du départ.

J'allai prendre congé de maître Courtade.

— Vous ne vous souvenez peut-être plus de ma promesse, dit-il en me serrant la main, mais moi je ne l'ai point oubliée : bientôt, peut-être, vous en aurez la preuve.

— Allons donc, me récriai-je, vous irez jusqu'à cent ans, maître Courtade, et l'été prochain nous nous reverrons. Au revoir!

— Adieu! conclut-il avec un étrange sourire, adieu!

L'hiver se passa, le printemps revint... c'était hier. Et je ne sais trop pourquoi, mais les premières feuilles vertes me faisaient penser à tous mes amis du bord

de la mer, lorsqu'un facteur du chemin de fer apparut aussitôt devant moi.

— Voici un paquet qui arrive du Havre, c'est de la part d'un nommé Courtade.

— Courtade?...

Après avoir rempli les formalités d'usage, je m'empressai d'ouvrir l'enveloppe.

Elle contenait une vieille cassette, une cassette verte... la cassette, sans aucun doute, dont m'avait parlé le brigadier de la douane.

La clef pendait à la serrure, le couvercle bientôt se souleva.

J'aperçus un volumineux manuscrit; les feuillets, déjà jaunés par le temps, étaient entièrement remplis d'une écriture grossière.

Sur la première page, en grandes lettres bâtarde, ressortait ce titre :

NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

Au revers de la dernière feuille, ces quelques mots étaient fraîchement écrits.

« Le médecin a déclaré que je ne passerais pas la nuit; monsieur le curé va venir. Faites de ceci ce que bon vous semblera, monsieur; je vous tiens ma promesse. »

Pauvre maître Courtade!... à l'heure où je recevais l'héritage de ses souvenirs, sans aucun doute, il n'était plus.

Je lus immédiatement le manuscrit. Oh! maître Courtade avait bien raison, la vérité est quelquefois plus émouvante, plus dramatique, plus terrible que les plus habiles créations de l'esprit humain.

Que le lecteur en juge à son tour. Ce que je lui donne aujourd'hui, c'est le récit même du vieux marin.

A côté de la grande tragédie historique de la *Méduse*, on trouvera un drame intime et jusqu'alors inconnu. J'ai cru devoir changer les noms de ceux des naufragés qui en sont les principaux personnages. J'ai pieusement conservé tous les autres noms comme tous les autres faits; ils appartiennent aux lamentables annales de l'Océan.

II.

LE DÉPART.

Durant les premières années de l'empire, on recrutait parfois de l'artillerie de marine pour l'artillerie de terre. Enrôlement libre, cependant; on ne demandait que les hommes de bonne volonté; je fus l'un des premiers à répondre : Présent.

Voilà comment je me suis trouvé aux campagnes de 1812 et de 1813, à la campagne de France, à la grande guerre des cent jours; voilà comment j'ai fait connaissance du capitaine André Lambert, comme je me pris à l'aimer, ni plus ni moins que s'il avait été mon fils.

Lors de la retraite de Russie, c'était un tout jeune homme qui sortait de l'école, presque un enfant. Il serait resté dix fois pour une sous la neige, si je ne l'eusse pas porté de temps en temps sur mon dos. Ça vous attache ces choses-là.

Un peu plus tard, en Allemagne, fallait voir comme il était reconnaissant et bon pour moi. A Lutten, il passa lieutenant; je fus aussi fier que le jour où j'avais reçu ma croix. La paix fut signée quelque temps après; je la maudis, parce qu'elle nous sépara, mais nous nous retrouvâmes après le retour de l'île d'Elbe.

A Waterloo, il me sauva le vie à son tour; car sans lui j'étais laissé parmi les morts. Brave capitaine Lambert, il me porta comme trois années auparavant je l'avais porté moi-même. Oh! ce n'était plus le frère et pâle chérubin de la Bérésina; c'était un fier et bel officier maintenant; dont les moustaches noires imposaient respect à tous les hommes et faisaient rêver

On servit comme entrée un magnifique pâté aux alouettes, venant en droite ligne de Pithiviers.

« Où l'entamerai-je ? demanda l'écrivain habitué à découper.

— Où vous voudrez, répond l'amphytrion.

— En ce cas, dit le convive au domestique, emportez ce pâté, je l'entamerai chez moi. »

Chronique Locale.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

La vie est un voyage, dit la sagesse des nations. Les uns l'appellent une route que l'on parcourt; les autres un fleuve que l'on descend; d'autres un train qui vous emporte: Station de 1865! crient tous ensemble les almanachs, les enfants, les portiers, les bonnes, les facteurs, les cousins, les neveux, les filleuls, et les porteurs d'eau. Arrêtons-nous ici. — Eh! quoi! déjà descendre! Nous étions si bien dans ce wagon! Il est vrai que d'autres étaient bien mal à côté de nous; tout cela pourra changer dans un instant: les premiers seront peut-être les derniers et réciproquement. Je profite de ce temps d'arrêt pour vous offrir mes souhaits annuels, très-chers lecteurs et très-charmantes lectrices. Vous voyez que l'*Echo* a agrandi son format: c'est afin de pouvoir vous dire un plus grand nombre de gracieuses vérités. Je commence aujourd'hui, et je m'adresse à tous les âges.

Les enfants portent volontiers des yeux de convoitise dans le règne végétal; les jeunes gens, dans le règne animal; et les hommes faits, dans le règne minéral. Aux enfants donc, beaucoup d'oranges, et de ces délicieux végétaux déguisés sous le nom de bonbons, de fruits confits, de marrons glacés, et autres *siroppinades*. Aux jeunes gens, un choix selon leur cœur, un animal raisonnable qu'on appelle avec plus de politesse un fiancé, une épouse ou un bébé. Quant à vous, Messieurs, vous savez tous ce que j'entends par minéraux, ce sont des pièces sonnantes, trébuchantes et chatoyantes au soleil, et que pourtant l'on tient presque toujours à l'ombre d'un bon et solide coffre-fort. Ces espèces minérales éprouvent aujourd'hui le besoin de prendre l'air, et vous ne sauriez leur refuser un jour de congé. Voyez comme la vie circule dans toute la cité! que de gens crottés! que d'échines courbaturées! Le premier jour de l'an appartient à l'âge d'or. L'humanité s'embrasse avec effusion, et se serre la main avec délire. Charmante journée, que ne pouvez-vous durer toujours, toujours! Qu'importent la pluie, le vent et les rales? Ce n'est pas une eau glaciale qui tombe du ciel,

C'est Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Qui féconde le monde, en tordant ses cheveux.

Aussi, l'amour règne dans l'air; les cœurs

en débordent et les bouches parlent de l'abondance du cœur. Demain, faudra-t-il donc rentrer dans l'âge de fer? Ne restera-t-il rien de tant de protestations d'amitié, de dévouement et de fidélité inaltérables? J'aimerais mieux être écorché, que de répondre non, tant je suis persuadé du contraire.

Je ne sais vraiment pas pourquoi certaines gens s'appliquent à calomnier l'espèce humaine, en la représentant comme cupide, égoïste et incapable de reconnaissance. Ils calomnient en même temps le jour de l'an, qu'ils appellent un jour d'immense et d'universelle hypocrisie. Soit: moi je prétends que les préliminaires du premier janvier sont de nature à adoucir à la longue les caractères les plus rebelles. Je prends pour exemple le plus farouche des portiers. A partir du 15 décembre, il place devant ses yeux la perspective des étrennes: le voilà qui fait violence à son caractère ordinaire; il s'abaisse jusqu'à saluer son locataire, à lui remettre fidèlement ses lettres; à lui parler sans indignation de quelques traces de boues trouvées dans le corridor. Il lui en coûte beaucoup sans doute; mais ces louables efforts, outre leur récompense immédiate, ne resteront pas sans fruit dans l'avenir: peut-être que, dans un âge avancé, l'exercice de ces vertus intermittentes l'aura emporté dans une âme de concierge sur une férocité naturelle. On verra de ces pêcheurs repentis qui arriveront au prix Montyon. Pussions-nous jouir d'un spectacle aussi touchant!

Ma foi! vivent les étrennes! donnez-en le plus possible, puisqu'elles peuvent moraliser jusqu'aux portiers. Donnez-en à vos enfants, qui se sont levés à quatre heures du matin, pour venir vous embrasser; à vos domestiques, qui depuis huit jours s'appliquent à deviner vos désirs dans vos yeux; à vos cousins, neveux, arrière-neveux, petits-enfants, amis, alliés, qui vous trouveront jeune, beau, charmant, quand même vous seriez vieux, laid et bourru. Donnez-en à tout le monde, et plutôt que de n'en pas donner, prenez une corne d'abondance, et allez-vous-en par les rues verser vos bonbons et vos bienfaits.

Notre chère cité Saumuroise, ne vous présente-t-elle pas elle-même un exemple magnifique? Entre autres dons, elle vous offre pour étrennes la nouvelle ligne de ses quais.

..... La Loire est une rivière
Arrosant un pays favorisé des Cieux.
Douce quand il lui plaît; quand il lui plaît, si fière,
Qu'à peine arrête-t-on son cours impétueux;
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit:
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le bonheur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée.....

De qui sont ces vers? De Jean Lafontaine,
s'il vous plaît.

Dans la nuit du 27 au 28 décembre, les trois églises de Mâcon, St-Cyr-la-Lande et Monbrun (département des Deux-Sèvres), canton de Thouars, ont été pillées. On croit que les malfaiteurs sont des vagabonds étrangers. Tous les vases sacrés ont été enlevés.

L'*Echo de la Mayenne* raconte que le 15 décembre, dans l'après-midi, trois chasseurs battaient une lande de la commune de la Croixille, sans se préoccuper des prescriptions de la loi sur la chasse et surtout, ce qui est plus grave, sans faire attention où ils envoyaient leur poudre et leur plomb. En ce moment, le nommé Prosper Courtay ramassait des feuilles dans son pré en compagnie de son jeune frère. Tout-à-coup, trois détonations simultanées se font entendre; le plus jeune des deux frères entend siffler les projectiles à ses oreilles; quant à l'aîné, il tombe en s'écriant: Mon œil est perdu! Il avait reçu dans l'œil droit deux grains de plomb destinés à un lapin. On ne sait encore quel sera le résultat de cette blessure, mais l'organe atteint est très-compromis.

AVIS.

Les militaires ci-après désignés, sont invités à se présenter *immédiatement* au secrétaire de la mairie de Saumur, pour la remise de pièces qui les concernent:

MM.

Buron, Henri, sergent au 70^e de ligne;
Normand, Louis, chasseur au 20^e bataillon;
Clément, Jules, carabinier au 2^e régiment;
Frisout, Pierre, soldat à la 6^e compagnie de cavaliers de remonte;
Souques, Jean-Marie, id.
Dubois, Jules-Joseph, id.
Tirol, Michel, id.

TAXE DU PAIN du 1^{er} Janvier.

Première qualité.
Les cinq hectogrammes 17 c. 50 m.
Seconde qualité.
Les cinq hectogrammes 15 c. » m.
Troisième qualité.
Les cinq hectogrammes 12 c. 50 m.

NOTA. — Cette taxe ne s'applique qu'à la commune de Saumur et ne concerne en rien les autres communes de l'arrondissement, dont les Maires restent complètement libres de taxer, comme bon leur semble, le prix du pain, dans leur circonscription municipale, d'après les bases particulières fournies par leur localité.

Pour chronique locale et nouvelles diverses: P. GODÉT.

Dernières Nouvelles.

Athènes, 30 décembre. — Une grande manifestation a eu lieu ici aux cris de: *Vive Alfred, roi des Hellènes!*

Lord Elliot a renouvelé le refus de son gou-

vernement, mais en promettant aux Grecs les sympathies et la bienveillance de l'Angleterre.

New-York, 19 décembre (par le *North American*).

Les confédérés ont avancé leurs avant-postes jusqu'aux bords du Rappahannock et ont élevé de nouveaux retranchements.

Les journaux du Sud évaluent les pertes des confédérés dans la dernière bataille à 500 tués et 2,500 blessés.

On croit que les pertes des fédéraux ont été de 17,000 tués ou blessés.

Burnside dit, dans son rapport, qu'après la bataille de Frédérikburg il était nécessaire de repasser la rivière, puisqu'il était impossible de s'emparer des positions ennemies. Il regarde comme désastreux, dans les circonstances actuelles, l'échec subi par les fédéraux.

New-York, 20 décembre. — Le général confédéré Evans annonce que 15,000 fédéraux, appuyés par 9 canonniers, ont attaqué Kingston (Caroline de Nord), le 14, mais qu'ils ont été repoussés après dix heures de combat.

Les confédérés ont attaqué Plymouth et chassé les fédéraux de cette ville. — Havas.

Il y a des professions qui, par leur rang, l'importance qu'elles ont dans la société, sont plus particulièrement placées sous la surveillance de la loi. La pharmacie, par exemple, gardienne de la santé publique, doit se préoccuper autant de la bonne préparation des produits alimentaires confiés à ses soins que de l'exécution des prescriptions médicales. Aussi, pour assurer à l'homme dans l'état de santé, aussi bien qu'au convalescent, un aliment pur, exempt de toute altération, les pharmaciens de la Seine-Inférieure et de l'Eure ont senti la nécessité de chercher les moyens de ne vendre et débiter que des produits parfaitement purs. Ils se sont entendus, en 1854, pour faire fabriquer, sous la surveillance d'une commission spéciale, des chocolats alimentaires et médicamenteux dont la vente se fait exclusivement dans les pharmacies.

Ces chocolats, soumis à l'examen de jurys spéciaux, ont été de leur part l'objet d'une attention particulière et ont mérité des récompenses aux expositions régionale de Rouen 1859, et nationale de Nantes 1861.

Le chocolat hygiénique des pharmaciens de la Seine-Inférieure et de l'Eure, *aliment sain par excellence*, est préparé dans des conditions de pureté irréprochable.

Pour prévenir toute contrefaçon, le consommateur devra s'assurer que l'étiquette a pour titre: *Chocolat hygiénique des pharmaciens de la Seine-Inférieure et de l'Eure.*

L'*Illustration*, malgré les concurrences qui ont surgi dans ces dernières années et qui n'ont fait que la copier, est toujours le premier de nos journaux illustrés.

L'*Illustration* est véritablement le *Moniteur* heb-

toutes les femmes. Il me conduisit jusque chez un médecin des environs; il paya d'avance pour qu'on eût grand soin de moi; puis, comme l'ennemi avançait, il rejoignit le régiment après m'avoir dit: — Ne manquez pas de venir me voir à Paris, Courtade, voici mon adresse.

Par malheur, je ne pus me remettre en route que dix mois après, et lorsque je me présentai à l'adresse indiquée, plus personne. Le capitaine André Lambert était absent pour le quart-d'heure; je voulus en savoir le pourquoi; je me mis à la recherche de quelques anciens; je les interrogeai. On me dit qu'il avait donné sa démission, qu'il était allé dans son pays pour chercher ses papiers, qu'il allait se marier... une grande passion!

— Tant mieux! que je me dis, ça le consolera de la gloire! Et déchirant un coin de ma feuille de route, j'écrivis dessus:

« Votre vieux camarade vous souhaite bien du bonheur, mon capitaine, et il part pour Rochefort, où les nouveaux le renvoient en qualité de maître canonnier à bord de la frégate la *Méduse*. »

Telle était effectivement la destination qu'on m'avait donnée dès le lendemain de mon retour.

Pas moyen d'attendre, je me mis en route; mais

j'étais si faible encore, par suite de mes blessures, qu'il me fallut tout un mois pour arriver à Rochefort.

Sans désespérer, j'allai rendre visite à mon nouveau vaisseau.

C'était une belle et gracieuse frégate de quarante-quatre canons, par ma foi, svelte de coque, fine de mâture, presque toute neuve, un vrai bijou.

Je me pris de suite à aimer la *Méduse*, et je demandai à Jacques Fauque, un ancien matelot de ma connaissance, que je venais de retrouver à bord:

— Quel est notre commandant?
— M. de Chamareys, me répondit-il.
— Je ne connais pas.
— Ça n'a rien d'étonnant, voilà plus de vingt-cinq ans qu'il n'a pas vu la mer... C'est un officier d'avant la révolution... un émigré.

— Ah!...
Nous n'en étions pas plus, Jacques Fauque et moi, sur le compte du commandant, mais nous échangeâmes un regard.

Puis, virant de bord aussitôt:
— Où allons-nous? demandai-je encore.
— Au Sénégal... Comment! tu ne sais pas...
— Mais j'arrive de l'armée de terre, et je ne sais

rien de rien!

Sur ce, le vieux matelot m'expliqua longuement comme quoi les traités de 1814 et de 1815 nous avaient rendu le Sénégal, occupé depuis 1808 par les Anglais... comme quoi les cent jours avaient retardé notre remise de possession... comme quoi la *Méduse* faisait partie de l'expédition que dans ce but on préparait depuis deux années.

— Depuis deux années, pensai-je à part moi, M. de Chamareys a dû se dénouiller, depuis ce temps-là, et pour peu qu'il se soit mis en tête d'étudier la route à suivre... eh! mon Dieu... peut-être ne s'en tirera-t-il pas plus mal qu'un autre.

Jacques Fauque, de son côté, continuait ses explications. Il me montrait, comme devant naviguer de conserve avec nous, la flûte la *Loire*... puis le brick l'*Argus*, arrivé la veille de Lorient, et que commandait M. de Parnajou, un vieux marin, celui-là!

Un quatrième vaisseau, la corvette l'*Echo*, était attendue de Brest le soir même, et devait compléter la flottille en partance dans la rade de l'île d'Aix.

Le départ était fixé au surlendemain; le lendemain soir, il y avait grand festival au principal cabaret de la côte, tous les officiers de la marine royale devaient s'y trouver réunis, avec ceux du bataillon qui allait

tenir garnison au Sénégal, et qu'on appelait par avance le bataillon d'Afrique.

— A demain donc, conclut en me serrant la main Jacques Fauque, à demain.

La fête commença franchement et joyeusement, mais elle faillit se terminer assez mal, et nous donna la preuve qu'on avait composé le bataillon d'Afrique avec les plus mauvais gars de l'armée.

Jacques Fauque et moi, nous nous retirâmes promptement de cette atmosphère chargée d'orage, et quelques vieux camarades s'étant joints à nous, on s'en alla tranquillement fumer sa pipe sous une verte tonnelle qui dominait la grande route.

Il n'y avait pas cinq minutes que nous y étions assis lorsqu'une chaise de poste déboucha tout-à-coup du sommet de la côte et commença à la descendre au galop.

— Tuidieu! fit Jacques Fauque, voilà une chaloupe qui court toutes voiles dehors, gare au chavirement.

A peine achevait-il la prédiction, qu'elle s'accomplissait précisément sous nos yeux.

L'une des roues vola en éclats, la voiture fut violemment renversée sur la route.

(La suite au prochain numéro.)

domadaire des événements des deux mondes. Par ses gravures, elle reproduit immédiatement et rend visibles aux yeux de ses abonnés les événements qui s'accroissent en France et à l'étranger.

Seul journal politique illustré, l'Illustration n'est pas, comme les autres feuilles que son succès a fait naître, empêchée à chaque instant pour la reproduction d'événements qui touchent à la politique; sa rédaction, confiée à des plumes exercées, en s'adressant au foyer, à la famille, est à la hauteur des premiers recueils littéraires. — Revue littéraire et politique en même temps que journal illustré, l'Illustration est la seule publication de ce genre vraiment complète, vraiment universelle.

L'Administration offre à tous les nouveaux souscripteurs les primes suivantes, déjà remises aux anciens abonnés :

1° Paris nouveau, dont cinq numéros ont paru, envoyé gratuitement et franco à tout nouveau souscripteur d'un an. Le n° 6 de cette publication est sous presse;

2° Les Noces de Cana, d'après le tableau de Paul Veronèse, magnifique gravure défrayée gratuitement dans les bureaux; par messagerie: 2 fr. 50 cent. pour frais d'emballage et de transport.

Nouvelles primes offertes à tous les abonnés de l'Illustration, anciens ou nouveaux :

4° Œuvres nouvelles de Gavarni: Par-ci par-là, et Physiologies parisiennes, splendide collection de 100 sujets, tirés sur chine par Lemercier, formant un magnifique volume d'étrénes grand in-4° colombier, relié en maroquin et doré sur tranche, 50 fr. au lieu de 120 fr.; 5 fr. en sus pour l'envoi franco dans une caisse, pour la France continentale.

Les souscripteurs de l'étranger devront la faire réclamer par leurs correspondants ;

2° Chansons de Nodding, avec la musique, éditées par Beugel; 4 fr. le volume au lieu de 6 fr. Les 8 volumes formant la collection, 50 fr. au lieu de 80 fr.;

3° Le Parthénon de l'histoire, devant former 6 beaux volumes, publiés simultanément en 100 livraisons, format royal in-4°, papier velin, de 400 pages chaque volume. Cet ouvrage, enrichi de plus de 4500 gravures, publié sous la direction de M. J. Armand-Gaud, imprimé avec le plus grand luxe par MM. Ch. Lahure et C^o, et édité par MM. Hachette et C^o. Prix de la livraison, 2 fr. 25 au lieu de 3 fr.

Deux livraisons par mois.

Toute demande de l'une ou de l'autre de ces primes ainsi que celle d'abonnement devra être adressée franco, avec un bon sur la poste, ou un mandat sur

Paris à l'ordre de MM. Auguste Marc et C^o, rue Richelieu, 60, à Paris.

On souscrit également chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Trois mois: 9 fr.—Six mois: 18 fr.—Un an: 36 fr.

BOURSE DU 30 DÉCEMBRE.

3 p. 0/0 sans changement. — Ferme à 70 05.
4 1/2 p. 0/0 hausse 05 cent. — Ferme à 98 00

BOURSE DU 31 DÉCEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 10 cent. — Ferme à 69 95.
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Ferme à 98 00

P. GODET, propriétaire-gérant

ANNONCES LÉGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1862, savoir :

Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'Echo Saumurois ou le Courrier de Saumur.

A VENDRE UNE MAISON

A l'angle de la rue de l'Ancienne-Messagerie et de la rue Neuve-Beurepaire.

En face de cette maison il y a 120 mètres de terrain à céder par la ville de Saumur, pour l'alignement de la rue Beurepaire.

S'adresser à M. BONGARD, qui l'occupe. (2)

Étude de M^e BARRION, notaire à Bressuire.

A VENDRE ENSEMBLE OU SÉPARÉMENT :

1° La MÉTAIRIE de la FONTENY, située près le bourg et commune de Saint-Aubin-du-Plain, canton d'Argenton-Château, d'une contenance de 60 hectares environ, exploitée par Courilleau;

2° La MÉTAIRIE DE BASSEVILLE, située commune de Voulegon, canton d'Argenton-Château, d'une contenance de 60 hectares environ, exploitée par les frères Ruault.

Ces deux métairies, d'un accès facile, sont à 7 ou 8 kilomètres de Bressuire. (665)

Étude de M^e BEDON, notaire aux Rosiers.

A VENDRE OU ÉCHANGER EN TOTALITÉ OU PAR PARTIES.

La FERME du PRIEURÉ-DU-MOULT, située près le hameau du Cleray, commune des Rosiers, consistant en bâtiments, terres et prés, de première qualité, contenant environ 13 hectares.

A trois et demi pour cent de revenu.

MM. Coulon et Verneau, chargés de cette vente, se trouveront, pour traiter, aux Rosiers, les dimanche et lundi 4 et 5 janvier 1863, et les dimanche et lundi 11 et 12 du même mois de janvier.

S'adresser pour les renseignements à M^e Bedon, notaire aux Rosiers, et à M. Frégier, Bénédictin, secrétaire de la mairie aux Rosiers. (664)

A VENDRE UN CHEVAL

de 5 ans; taille 1 mètre 50 cent., propre à la selle et à la voiture.

S'adresser au bureau du Journal.

A LOUER PRÉSENTEMENT Ou pour la St-Jean,

DEUX MAISONS, avec magasins, écuries, remises et greniers, le tout dans un seul tenant, sur les Ponts, maison Duvau-Girard fils. (447)

A LOUER Pour la Saint-Jean 1864,

GRANDE ET BELLE MAISON DE COMMERCE,

Actuellement occupée par M. Victor MORIN, quai de Limoges.

On louera avec la maison: DEUX CAVES, à tenir 200 pièces de vin, et TROIS CAVEAUX.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

CODE DES

USAGES RURAUX.

Pour les départements situés dans le ressort de la Cour impériale d'Angers, Maine-et-Loire, Sarthe et Mayenne, par Ch. QUIN, avocat à Angers.

En vente à Saumur, chez M. Gaultier, libraire, et au bureau du Journal.

UN DESSINATEUR LITHOGRAPHE, qui travaille à Paris depuis longues années, désire trouver une place en province, tout au moins dans un chef-lieu de département.

Il fait la lettre et l'ornement. S'adresser à Paris, à M. Jules HUGUET, 51, rue de la Huchette, et au Blanc (Indre), à M. A. HUGUET, imprimeur.

UN JEUNE HOMME, connaissant la comptabilité, demande une TENUE DE LIVRES. Il pourrait y consacrer deux heures par jour.

S'adresser au bureau du journal.

M. RIELLANT,

M^e DENTISTE

Professeur de prothèse dentaire, ancien chef d'atelier de la maison des docteurs Steven et Woulsonn, dentistes de Londres,

A l'honneur de prévenir le public qu'il a fondé à Saumur un nouvel établissement de dentiste, ce qui lui avait été demandé par plusieurs personnes notables de cette localité. Son cabinet d'opération et son atelier de prothèse sont situés quai de Limoges, maison Sartoris, n° 157, au 2^e étage, à Saumur.

M. RIELLANT traite toutes les affections des dents et de la bouche, cautérise les dents, les arrache, les obture, les lime, les égalise, fait l'ablation des parties cariées, nettoie et blanchit les dents, fait l'évulsion de celles qui sont cariées à un trop haut degré; il place des dents artificielles, dont les ressorts inaperçus ne peuvent déceler l'artifice, que l'on peut enlever et replacer à volonté sans nuire à leur solidité; telles que pièces partielles, dentier en tout genre, pièces et dentier à base de caoutchouc vulcanisé couleur genève, et tout ce que l'art dentaire peut offrir de plus nouveau, de plus solide et d'un usage facile pour la mastication.

Garantie pour un temps moral. Les indigents sont opérés gratuitement.

IMPRIMERIE.

Les personnes qui désirent acquiescir une imprimerie peuvent s'adresser à l'administration du Gutenberg, rue du Bac, 95, à Paris, la seule en rapport avec toute l'imprimerie de France, et qui possède sa confiance. Elles obtiendront tous les renseignements et les facilités désirables pour traiter.

UNE DAME DEMANDE UNE COMPTABILITÉ. S'adresser au bureau du journal.



FOYERS POUR CHEMINÉES, POÊLES ET CALORIFÈRES.

La plus mauvaise cheminée cesse immédiatement de fumer par la pose de l'appareil MOUSSERON. (Garantie sur facture.)

Seul dépôt à Saumur, chez GOUBY aîné, poëlier, place Saint-Pierre.

M. GARREAU-MURAY,

Eplêter, rue du Puits-Neuf, à Saumur.

Maison particulièrement recommandée pour l'approvisionnement des spécialités suivantes.

CAFÉ DES GOURMETS

Nous prions instamment les consommateurs de ce délicieux café, d'exiger des boîtes portant le titre de Café des Gourmets et la signature « Trebucien frères. » — Nous désavouons toutes les boîtes de fer-blanc et tous les cafés qui n'auraient pas cette signature et ce titre.

AVIS IMPORTANT.

Un demi kilog. CAFÉ DES GOURMETS fait 80 fortes tasses. — C'est donc cinq tasses pour 52 grammes. — Une tasse de notre excellent café ne coûte par conséquent que 5 centimes. Résultats: 1° vive et transparente coloration; 2° économie de moitié; 3° qualité hautement supérieure à celle de tous les cafés du commerce; goût exquis; arôme superfin.

CHOCOLAT DES GOURMETS

Nous avons fait nos CHOCOLATS pour les TROIS MILLIONS de Gourmets qui, depuis douze ans, sont fidèlement attachés à notre café. — Nos chocolats sont les plus fins, les plus hygiéniques, les plus savoureux. — Nous ne visons pas à faire leur réputation par les moyens factices de la publicité; une seule ambition nous guide: c'est de séduire nos trois millions de clients par la perfection et l'excellence de leurs qualités. Les plus hauts et les plus flatteurs témoignages consolident chaque jour notre succès.

TAPIOCA DES GOURMETS

Notre TAPIOCA est garanti pur du Brésil; aucun ne peut rivaliser avec lui par la blancheur, la saveur, la pureté et ses propriétés éminemment nutritives. Les vrais gourmets ne confondent pas notre Tapioca avec une foule de Tapiocas indigènes, de fécula, etc. — Nous déclarons le nôtre pur du Brésil et exempt de toutes pâtes étrangères. — Il est renfermé dans d'élegants cartonnages, très-commodes pour les ménagères. Son prix n'en est pas plus élevé, et sa qualité est à la hauteur de son titre.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Librairie de FIRMIN DIDOT frères, fils et C^o, imprimeurs de l'Institut, 56, rue Jacob, à Paris.

NOUVELLE SOUSCRIPTION.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE,

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET GENS DE LETTRES, — SOUS LA DIRECTION DE M. W. DUCKETT.

SECONDE ÉDITION,

SEIZE VOLUMES, gr. in-8°, format dit Panthéon littéraire, de 800 pages chacun, à 2 colonnes, renfermant les 68 volumes de la première édition, refondus, corrigés et augmentés de plus de 15,000 articles nouveaux et tout d'actualité.

L'ouvrage complet: 195 francs.

Les 16 forts volumes grand in-8° à 2 colonnes seront publiés en 65 semaines, au prix de 3 fr. le numéro. — Ainsi, en sacrifiant 3 fr. pendant 65 semaines, on deviendra possesseur de ce vaste répertoire des connaissances usuelles. — L'ouvrage étant entièrement terminé, aucun retard n'est possible, et le nombre des volumes ne peut être dépassé.

Un autre mode de souscription existe: les personnes honorablement connues pourront recevoir immédiatement l'ouvrage complet en adressant à MM. FIRMIN DIDOT frères, fils et C^o, la somme de 65 fr. en espèces ou en valeurs payables à présentation, et leurs deux billets à ordre de 65 fr. chacun, payables à six et douze mois de date. — Tous les libraires de la France et de l'étranger peuvent offrir la même facilité de paiement.

On souscrit également, à Saumur, au bureau de notre journal et chez M. Gaultier, libraire.